

NOTES DE LECTURE

Jérémie Tholomé & Ada Mondès : *Memory Babe, sur les traces de la Beat Generation* (Bookleg #182 – Maelström – City lights – MondoDiLuce, 2023)

Jean Palomba

juillet 2023

Débusqué quelque part sur la quatrième de couverture ce message fugace : « *Bookleg*, des livres de l'instant – livrets de performances, réédition de poches d'un livre que nous affectionnons – toujours à un prix contenu... dans l'esprit du *bootleg* musical... ». Un credo absolument idoine pour un texte parcouru par l'esprit décoiffant des poètes *Beat*. Où « *Bootleg* » signifie, comme l'on sait « enregistrement pirate d'un concert », c'est à dire , « dérobé ». Un terme issu des bouilleurs de cru clandestins lors de la prohibition états-unienne (« bootleggers »). La marge criblant le cœur des pages emmusiquées, c'est déjà l'élixir exhalé du poème *Beat*.

Qui dit musique, dit voix, dit polyphonies inscrites dans la texture nommée « *Memory Babe, sur les traces de la Beat Generation* ». Multiplicité de présences vocales transitant sous les plumes fusionnelles et aventureuses d'Ada Mondès & Jérémie Tholomé. « *Memory Babe* » - un surnom d'enfance, hommage aux étonnantes capacités mémorielles de Jack Kerouac. « *Memory Babe* », à la naissance de la vaste geste poétique ici brassée. Où l'on entend en même temps qu'ils s'inscrivent dans les yeux les mots torsadés de Tholomé - Mondès et de ceux qui les inspirent : Les Kerouac, Ginsberg, Ferlinghetti, Burroughs... Prose et vers enfiévrés aussi bien dégoisés en anglo-américain qu'en français. Langues débridées, déponctuées toujours parcourues d'incandescence.

La matérialité même de l'opus *Bookleg* – modeste et fonctionnel - agit comme une référence *Beat*. L'Underwood de Kerouac frappant le rouleau de papier hygiénique utilisé comme support textuel sur la route et en forêt. Un matériau, un contenant, un contenu référencés au *Memory Babe* d'anthologie dès la photo de couverture : l'image d'Ada M et Jérôme T lisant leur auteur de prédilection sur le toit d'un van en partance.

Ainsi est-on valdingué dans une roborative dinguerie textuelle et kaléidoscopique où voix du passé et regards d'aujourd'hui s'épousent et se prolongent au fil d'un prisme nomade tissé de poèmes dialoguant.

A la lecture, si vous êtes comme moi, un dédoublement peut s'opérer. S'invite aux commandes du texte prêt à mettre en bouche le Neal Cassidy mythique conduisant le bus magique des Merry Pranksters de Ken Kesey dans la langue frénétique de Tom Wolf. Réminiscence corroborant le titre de l'ouvrage aux résonances de road trip : « *Sur les traces de la Beat Generation* », un flash back muté en flash forward sous l'action d'un acid text ? Neal Cassidy, sans qui Kerouac n'aurait pu trouver son style littéraire. Kerouac, voyageur passeur tant dans l'espace (la route), le temps (attire pour Rimbaud et consorts) que dans la langue :

Canadien dont la parole s'incarnait aussi bien en anglais qu'en français, tout comme celle déroulée au gré des pages dont on rend ici compte.

Ainsi, « *Memory Babe, sur les traces de la Beat Generation* » commence-t-il comme une pièce de théâtre dont on dresse le décor devant vous. Puis le texte est parcouru des souvenirs et trajectoires des protagonistes : ceux et celles des créateurs arpenteurs *Beat* – dont il se nourrit pour partir en soli de poèmes-proses évocateurs d'un voyage spatio-temporel vécu, porté, rapporté par les poètes Mondès - Tholomé. Soit, la virée du duo contemporain sur les routes et dans les rues d'Amérique du nord, latine, Mexique... etc, avec comme contrepoint final, celles de France.

Memory Babe, sur les traces de la Beat Generation, un poétique tour perfusé aux prosodies *Beat* embrassant passionnément les réalités actuelles : un spectacle de mots pour commémorer le centenaire de Jack Kerouac étendu à une confrontation, celle des idéaux tenus par la Beat Generation versus la vie matérielle de nos existences amoindries sous couvert de mondialisation.

Extraits

cette foutue mélancolie chaque fois que la voiture s'éloigne, le jour entier rétrécit et plus rien que de la braise-souvenir entre nos doigts transis, des balançoires en deuil et cette *pieuse frénésie* qui pousse à la mise prochaine

pour ne pas mourir

prendre la route

quelle route ?

*

Dans la salle d'attente du Docteur Sax

J'ai vu une grand-mère gifler son petit-fils

Parce qu'il avait ouvert un livre

Car il est hors de question de devenir

C'est à peine si l'on peut déjà être

Parce que la seule chose qui compte

C'est l'avoir

Être

Be

Beat

Beaten

Battu d'avance

Rincé

K.O. Technique avant la fin du premier round

Alors petit homme

Tu devras te battre avec la langue

Te démener avec les mots

Tu devras te cacher sous tes couvertures le soir

Et à la lumière de ton smartphone
Apprivoiser les ombres

*

Être
To be
To be beat

Or not to be

*

c'est l'heure où on ne distingue plus
les portes dans les bois
et les plantes des chiens
et les chiens d'une louve
les oiseaux changent de poids
et dans la poitrine
une joie qui s'affole
glace le pas du voyageur

*

Femme
Femme Fatigue
Épouse de l'époque
Femme brûlée
Femme
Qui prend nos voix
et vole nos feux ?
Ce qu'il faut de tôles et de nuques cassées
pour ne pas mourir
Comment
continuer la Route
quand le plus sauvage dit
Je veux rentrer à la maison
Jeune femme
écroulée clouée muette
privée de sens
dans les cimetières du siècle
Beat beat beaten
martèle l'école encore
Qui a été la plus *beat* & battue
traînant son âme jusqu'à la poubelle du Citoyen
alors que nous devrions être ensemble
ma sœur
à guérir
la déchirure de nos entrailles

*

*

les poèmes déjà s'en vont
ils naviguent vers les origines vers la langue des songes
où les continents en troupeaux de cotons s'avancent
pelotes d'arbres et de bleus en file indienne ils se rassemblent
et d'étranges créatures frayent dans cette mangrove
sans âge et sans chronologie
rien que des embarcations sauvages dans les sillons ouverts par les aînés
dans leur sillage où le limon chante *tu seras un homme mon fils*

des bêtes s'écoulent et les flammes me devancent
en moi coïncident dix millénaires
et la fumée du copal écrit dans le noir
les lettres de ma chanson

Jean Palomba

Jean-Pierre Siméon

novembre 2021

J'ai découvert Ada Mondès l'été dernier au festival de la Salvetat-sur-Agout. Bien sûr j'ai été frappé comme tous ceux qui l'entendent dire ses textes par la justesse et la force de sa voix et de sa présence. Mais de bons diseurs ou lecteurs de poésie, il n'en manque pas, n'est-ce pas?, même si peu manifestent la même puissance d'aimantation. Au reste, il arrive plus d'une fois que la qualité de la diction masque des faiblesses d'écriture.

Ce qui m'a donc le plus frappé et retenu, enthousiasmé même, c'est la nature de l'écriture de ses poèmes, son exigence mais aussi le ton, l'élan, la plénitude de sa langue. Sa manière en effet a quelque chose qui ne ressemble pas à tout ce que je lis et entends ordinairement.

Oui, j'aime son écriture ample, ouverte, qui brasse le monde, j'aime son rythme toujours plein mais qui ne nuit ni à la précision ni à la nuance, ce qui est plutôt rare dans les écritures portées par l'oralité. J'aime son univers de grandes traversées, de plein vent, l'appétit de rencontres dont il témoigne. Il y a à chaque Instant une vie intense dans sa poésie, résolument portée vers l'autre et l'ailleurs, une faim insatiable du réel dans tous ses états, ce qui, avouons-le, nous venge de l'habituel ressassement des petits débats intimes ou des méditations à voix basse dans un jardin.

Ada Mondès se situe pour moi dans la lignée des Larbaud, Cendrars, Supervielle, ces mangeurs d'espace adonnés aux mille visages et paysages du monde. Déplacer l'horizon c'est son vœu, elle y réussit parfaitement et dans notre pré carré occidental étriqué, cela fait un bien fou.

Ada Mondès est d'abord une voix qui surgit dans mon oreille
sur une terrasse ensoleillée de Sète
elle dit un poème je traverse les steppes avec elle
elle cavale la vie elle avale les paysages elle dévale les cœurs elle entraille les mots
elle cisaille les cailloux elle accroche les nuits à sa poitrine comme des galets de
sorcière
Ada est un galop de vocables qui disent le monde en déroute en détresse en ivresse
delà le chaos qui nous ronge
Ada se relève encore et encore et relève les morts et vénère les vivants et les enroule
dans sa langue pour une danse sans cesse le désespoir est encore signe d'espoir
la beauté sauve toujours le fou l'enfant le poète aux failles de la rue que piétinent nos
indifférences
le fou l'enfant le poète aux failles de nos vies rapides
dégorgent les comètes et fulgurent les monades
Ada nous transperce le cœur des flèches des peuples et des visages qu'elle constelle
sur son corps ses lèvres sa bouche
elle les dégorge et nous emporte
Ada tant que le monde palpite danse encore et encore
elle ne s'arrête pas elle traverse voyage embrase active sa plume
et ses paroles sont des cailloux pour nos poches des allumettes pour nos souffles des
fils pour regonfler nos baudruches crevées et raviver le lien entre notre main et le ciel
jusqu'au dernier rai de lumière Ada foudroie et clame la vie
la main tendue le sans-lit le sans-terre le soldat les morts anciens le pestilentiel tous
trouvent un nid dans la voix de Ada
qui danse sur une corniche fragile une danse de derviche de la poésie qui tourne au
seuil du précipice
et moi je danse avec elle
merci Ada

C'est lors d'une lecture au festival Voix Vives de Sète je l'ai rencontrée, alors que je connaissais à peine son nom. Ce fut une surprise. J'avais d'emblée été éblouie par cette puissance de tenue en corps et en voix.

D'ailleurs, observez-la sur scène : vous trouverez en elle une harmonie intime, la gravité des mots détourés du corps, la jouissance du verbe bien dit. Elle y met toute sa rage, ses tripes, son orgueil, sa conscience de femme qui sait où elle va, ce qu'elle veut. Les bras forment des cercles, des ondes, ses mains dessinent des figures dans l'air, ainsi s'instaure un engrenage, un mouvement continu de machine à vapeur, d'excavateur, comme si elle voulait fouiller les décombres de notre civilisation, comme si elle voulait affronter l'autre même dans ce qu'il a de dérangeant. Cela est-il prémédité ? Est-ce que cela lui échappe ? Peu importe.

« Je viens de ce pays de sourires tacites entre femmes ».

Elle prend son élan pour dire sans besoin de lire sur son livre ou sur une feuille comme font la plupart des poètes. On dirait que le texte ou le poème parle/marche/chante, s'écrit tout seul dans sa tête. Ces paroles restent gravées dans la chair. On les voit naître, nous survoler. Il se passe quelque chose de physique, de sensoriel à l'écoute. Serait-ce de la sorcellerie évocatrice ? Non, mais il y a dans les pages de cette poète/chanteuse/conteuse-nomade des récits nourris non seulement de vies ordinaires/extraordinaires mais tout l'enchevêtrement des destins. Elle nous soumet cela avec passion, et – chose rare – un vrai supplément d'âme qui accentue l'intensité des mots.

Ce qui fait que Ada Mondès, en « marchant le monde » et en se faisant marcher par le monde, nous tend un savoureux miroir.

Cécile Guivarch – Terre à Ciel

octobre 2022

La voix d'Ada Mondès porte celles d'un siècle où les guerres ont laissé des stigmates, où les enfants ont parfois grandi trop vite. Une voix qui ne dit pas à demi-mot, une voix qui s'étale sur la page, qui ne connaît pas l'ellipse. Une écriture qu'on lit avec l'oreille, car la lire c'est l'entendre. Une écriture intensément orale. Une langue qui se déverse et chante. Un chant triste et lucide sur le monde. Chant pour les afghans, les iraniens, les échappés de daesh, les exilés, les témoins de génocides ou des dictatures - lorsque *d'autres regardent calmement la mer*. Ada Mondès est de « ceux qui veulent dire dire dire ». Et cela revient en leitmotiv : « j'ai vu ». Une écriture « comme la pluie ça s'en fout ça tombe où ça tombe ». Ada Mondès ne s'en cache pas : « j'écris un peu en vrac ». Mais ce n'est pas si en *vrac* que cela, car Ada Mondès écrit ce qu'elle a à dire. Elle tente de relier le monde à la vie et à l'amour. Les idées se déversent et se bousculent, mais reviennent finalement au soi traversant le monde. Parfois elle semble écrire pour écrire au risque d'égarer le lecteur. Puis non, car écrire est devoir de mémoire. Écrire dénonce les horreurs qui ont traversé notre siècle. Notre seule arme : vivre et s'aimer.

Voix nouvelle : Ada Mondès

Aux derniers jours de 2018, les éditions *Pourquoi viens-tu si tard ?* publiaient une version bilingue (française / espagnole) d'*Alma Mater* d'Albertine Benedetto, n° 167, paru à l'automne 2015, de notre collection Polder. La traductrice en était **Ada Mondès**, laquelle renouvelait pour l'occasion une expérience, menée premièrement sur un autre livre d'Albertine Benedetto :

Gérardmer (dont j'ai rendu compte dans l'I.D n° 729). Ada Mondès, dans la présentation accompagnant ses propres poèmes dont l'un deux est reproduit ci-dessous, écrit qu'elle *cherche sa langue dans plusieurs, notamment l'espagnol et le français*. Sa bibliographie semble indiquer une plus forte implantation de sa poésie dans les pays d'Amérique latine, d'Équateur à Cuba, qu'en France où elle apparaît malgré tout au sommaire de revues comme *La Lettre sous le bruit*, *Recours au poème*, *Levure littéraire*, *Teste*, *Terre à ciel* et *Terres de femmes*, où elle est active sur la scène poétique, donne lectures et spectacles. *Manifeste de la marge* et *L'Heure zéro* restent pour l'heure des recueils inédits. Plutôt que de fragmenter un de ces longs poèmes, je m'en tiens aujourd'hui à une pièce plus courte, que je peux proposer dans son intégralité. J'avoue être sensible à cette écriture vibrante, gourmande, de célébration.

© Décharge Page 2/4

Daniel Leuwers

2020

Mondès Ada : *Le Droit à la parole*, Bruxelles, maelstrÖm reEvolution

Voici une plaquette franco-espagnole où la jeune poète s'exprime dans une double langue en arpentant le monde (de l'Équateur au Maroc, de la Russie à Cuba) pour « conter ces vies des autres dans sa voix ». L'altérité est la meilleure façon de revenir vers soi, de se donner un droit à la parole qui implique courage, audace, pour « éroder tout sentiment par frottement petit à petit / comme corde de prisonniers pendus peut-être ».

Ada Mondès va puiser son chant en ce mystérieux point neutre (marque de la grande poésie) où les blessures « s'ouvrent dans la plainte / sans briser l'orgueil de la danse ». Performeuse polyglotte, ses textes conservent toute leur force dans leur partition écrite qui clame l'urgence de la beauté au sein d'une Amérique latine déchirée où « l'exotisme est le faux nom de la misère » qui fait que « tous nous portons des îles brisées en dedans ».

Ce chant d'amour et de mort, porté par « des mémoires d'outre-moi », confine souvent au cri et fait de la vigueur sa poignante réponse à « l'ouvr/t/age ».

Raphaël Monticelli, poète et critique d'art niçois
Extrait de la postface de *Les Témoins-Los Testigos*

Soudain une voix témoigne : *JE* en fragments multiples dans un monde en fragments, se charge de toutes les voix qui *ne racontent rien, disent tout à la fois...* témoins d'un monde qui nous parvient et nous construit par *toutes ces bribes qui nous traversent / les essais qui construisent nos vies / des histoires qui se racontent partout chaque jour* car *JE est un monde de témoins*.

Et cette voix témoigne en deux langues : *Les Témoins – Los Testigos* est un recueil bilingue. Moins texte et traduction que volonté d'articuler la diversité du monde par la diversité des langues, pour regarder *ses propres mots d'un œil étranger*, pour les lire *avec une bouche étrangère*, deux langues pour *continuer à rencontrer tous ces témoins que nous sommes dans notre langage commun, la langue du poème*. Car c'est bien de poème qu'il s'agit : *Le poème comme réponse à ce qui est imposé*.

Qu'est-ce qui m'a tant bouleversé dans le recueil d'Ada Mondès ? La conscience douloureuse du monde ? L'approche sensible – je devrais dire en sympathie ? – de tout ce qui vit ou survit dans ce monde ? Le regard, attentif, timide... pénétrant ? La parole simple, accrochée aux banalités du monde, dans laquelle explose soudain une image inattendue qui dit le monde comme jamais ? Ce qui m'a bouleversé ? C'est que ce recueil est *de la déchirure d'être*, et qu'il veut dire pourtant que :

*Dans le monde du chaos
la poésie est refuge
le monde blanc entre les mots*

ADA MONDÈS : la passagère de la Caraïbe
par Jean-Pierre Gandebeuf, écrivain

Un baluchon de colporteur en mains, jaillie telle une fusée Ariane dans les espaces paysagers et urbains de la planète ... lieux bénis, mystérieux ou non d'où il faut s'extraire, en relâchant promptement les rênes, libérée des clichés et des assimilations hâtives, Ada Mondès, la poétesse qui a vu l'aube et les sourires contrits des hommes debout, avant de côtoyer *in fine* le spectre du Covid sans lui faire allégeance ... est une ambassadrice richement pourvue en art poétique, essorée jusqu'à l'os au fil des voyages circumterrestres... mais parcourue de sensations brûlantes et vertigineuses.

Comédienne, chanteuse, récitante, écrivaine ; une vie de nomade qui ne se laisse pas distraire.

Ma main et ma bouche sont ma manière de voir... je n'ai rien à moi que ma langue et la route derrière.

C'est dire qu'elle gagne son front à la sueur de son pain, vagabondant crânement entre hémisphère sud et hémisphère nord, au doigt mouillé, éloignée par précaution, de Merlin ... ce filou d'enchanteur. Le reste à l'avenant.

C'est quoi le reste ?

Le cheminement picaresque. Tout ce qui est assigné au vivant échappe à la fixité morbide. Il faut avoir du nerf pour le capter. Ada Mondès n'en manque pas ... c'est ainsi qu'elle déroule son *codex perso* : **l'Invitation au voyage**, en semant des petits cailloux de toutes les couleurs, fractionnés et bons à suivre...

Les cheveux coupés ras dans une chambre abandonnée, le rosaire de Borobudur , la crête enneigée du Kilimandjaro, les poissons dynamités de Sumatra...

... sortes d'avant-propos du faste tropical des campagnes latino-américaines - Équateur ou Cuba notamment. Ses propositions artistiques présentées dans l'hexagone couvrent douze pays. Exaltant et sportif.

À la question : *que reste-t-il des voyages après les voyages ... ?* la voyageuse reste droit dans ses bottes : **Écrire debout** résume sa réponse. Ce n'est pas une posture... réclamer une place assise serait indélicat. Il résulte de ce barattement fraternel « *qui ouvre des portes sur les îles* » ... des apartés gourmands... et une kyrielle de rencontres singulières que l'ouvrage *Paysages cubains avec pluie* paru en bilingue aux éditions du petit véhicule – enrichi des encres de Josette Dignonnet – illustre brillamment.

L'immersion chez Fidel le maestro cubain n'est pas sans zones grises. À La Havane où la misère traîne ses chaînes, la poésie a du mal à s'affirmer subversive. L'absurde est contingent, l'angoisse perceptible, l'accueil cordial et les touristes blasés... les samourais de la cylindrée restent stoïques au chevet de leurs Chevrolet moribondes.

Hors narrations, les vidéos oniriques d'Ada Mondès parlent vrai de la « *Vuelta abajo* », cette terre rouge des planteurs locaux de la Caraïbe agenouillés devant les parfums subtils des Cohibas. Arômes corsés, assez terreux pour servir de panthéon au Che ressuscité par la grâce d'une silhouette croisée à l'angle d'une rue ;

On entend sonner l'ivoire des dominos et les tables se couvrent du jeu noir et blanc de l'ennui ; à l'ombre des flamboyants les heures s'allongent... La mer n'est pas loin.

Allez, hissons les voiles, le superflu est damné, l'essentiel perçu comme une exigence ... d'Illuminations.

Pourquoi ne pas intégrer au ramdam du train et des bus encombrés, les chansons rimbaldiennes de *la plus haute tour* :

*Elle est retrouvée
Quoi ?*

*L'éternité
C'est la mer en allée
Avec le soleil ...*

*

La Lettre sous le Bruit, revue dirigée par Gilbert Renouf, écrivain et éditeur des éditions Villa-Cisneros **2017**

J'ai d'abord écouté quelques textes de ce livre, par l'auteure, au Festival international de poésie de Camps-la-Source, puis j'ai lu ce premier recueil d'une jeune auteure. D'emblée on entend qu'il se passe quelque chose, on sait qu'une voix nouvelle vient d'émerger, ce qui n'est pas rien. Écriture fragmentaire revendiquée pour dire les rencontres, la solitude des vies consommées et consommatrices, esclaves et résignées ; mais pas simplement d'un point de vue socio-critique, non, c'est de la littérature, de la poésie, puisqu'on est emmené, au delà du constat, au-dedans de ce qui se promène de nous dans ce qu'elle croise, avec déjà une lucidité étonnante, une ironie sans concession, et aussi une tendresse bouleversée pour la fragilité des êtres et de leurs sentiments.

Par exemple ceci : [...] *les cafés-comptoirs lisses, bruissant, brumant encore des promesses de la veille*. Je ne sais pas vous, mais personnellement ce genre de formulation m'arrête : *brumant encore des promesses de la veille*, ou comment placer au présent ce que le passé rêve de futur. D'un futur qui sonne déjà déçu. Si cela ne vous est pas poésie, je renonce à vous faire entendre quoi que ce soit. Ada Mondès a beaucoup voyagé et séjourné à l'étranger, et si c'est surtout Paris qui est évoquée ici, c'est Paris d'avant partir et Paris retrouvée, la distance, la manière nouvelle que l'on a de voir les anciennes évidences quand la vie a été passée au filtre des ailleurs.

La langue espagnole ainsi est sa seconde habitation (ou peut-être la première qui sait), une habitation d'errances donc, l'espagnol de l'Amérique latine, une autre langue comme un autre possible, et un possible autre, d'où cette volonté, cette exigence de traduction. L'autre, l'étrangeté inconciliable de l'autre que l'on cherche au fond de soi. Le texte intitulé *Modernité*, placé judicieusement vers le milieu du livre, prend la question de la langue sous l'angle du choix, ce qui est capital : notre époque pressée d'affairistes et d'esclaves préfère les mots qui ne risquent que peu de

faire surgir des sensations, source potentielle de désordre ; le poète est celui qui convoque la langue des cinq sens parce qu'il en connaît la puissance, salvatrice ou ravageuse, c'est selon, mais c'est vivre. Avec derrière l'épaule, comme en embuscade, la belle ignorance du temps où l'on était enfant, *Le renouveau permanent. Sans préméditations, sans conséquences.* Mais, dit-elle, *La rencontre, ce n'est que s'il y a collision.* On quittera donc les années protégées au risque des foudroiements et des solitudes, on aura les deux, c'est ainsi, ou bien on ne croisera pas le manque que l'on ignorait. Ce qui serait déjà mourir. Alors il faut *marcher les villes*, s'échapper, prendre chaque jour le soleil pour témoin, et le sourire croisé comme une preuve de vie.

*Des poussières d'étoiles et on s'en va
puisque toujours il faut s'en aller.*

Les Témoins – Los Testigos, Ada Mondès, traduit en espagnol par l'autrice.